

L'Association lacanienne internationale

**Préparation au Séminaire d'Été 2022 - Étude du séminaire X de Jacques Lacan,
L'Angoisse**

Mardi 16 novembre 2021

Président de séance : Valentin Nusinovici

Leçon 5, du 12 décembre 1962, présentée par Julien Alliot
Texte

Julien Alliot – Dans un article publié en mars 2020 dans la revue *Harvard Business Review*, le psychiatre américain Jud Brewer s'intéresse à l'angoisse face au coronavirus. Dans une approche phylogénétique, il décrit un processus mental en trois temps hérité de nos ancêtres : d'abord, un élément déclencheur (nous voyons un tigre à dents de sabre), suivi d'un comportement (nous fuyons), et d'une récompense (nous racontons cette histoire à nos enfants et leur demandons d'éviter cette partie de la jungle). La peur, nous dit-il, nous aide donc à survivre mais seulement si elle n'est pas associée à de l'incertitude, puisque l'incertitude, explique-t-il, active les circuits de la peur dans notre cerveau. Il explique alors qu'il résulte de cette combinaison entre peur et incertitude « quelque chose de très mauvais pour notre santé mentale : de l'angoisse. »

En lisant cet article alors que je travaillais le leçon V du séminaire *L'Angoisse*, j'y ai retrouvé plusieurs des enjeux de cette leçon. En effet, l'angoisse est ici dépréciée (elle est « très mauvaise pour notre santé mentale ») en même temps que l'incertitude qui en serait à l'origine. En guise de réponse à cette incertitude, Jud Brewer suggère de s'en remettre aux connaissances apportées par l'imagerie médicale (et Lacan insiste sur cette notion de « connaissance » dans la leçon) et de méditer pour diminuer l'activité des zones du cerveau affectées par la peur.

Dans la leçon V du séminaire, Lacan suggère une démarche un peu différente par rapport à cette attitude qui consisterait à s'en remettre à la connaissance. Il propose au contraire une « mise en question de la connaissance. » Cette mise en question confère au discours psychanalytique « une certaine teinte » (p.79), dit-il, philosophique. C'est ce premier enjeu épistémologique sur lequel j'aimerais insister pour présenter ma lecture de cette leçon.

Plutôt que de se précipiter sur une réponse, sur des connaissances, plutôt que d'ériger la guérison en cause finale de la pratique analytique, Lacan invite à laisser résonner la question, à se situer au niveau d'un « en-deçà de la connaissance ». Il s'inscrit ainsi dans le sillage de Freud qui distingue d'un côté la conscience, *bewusst*, et de l'autre le savoir, qui (je cite) « laisse ouverte la question de savoir d'où peut bien provenir l'existence de ce champ défini comme champ de la conscience. »

Cette leçon fait écho à ce qu'a pu écrire Lacan sur la connaissance dans son texte de 1949 sur le stade du miroir, lorsqu'il parlait d'une « structure ontologique du monde humain qui s'insère dans nos réflexions sur la connaissance paranoïaque » (*Écrits*, p. 93), ou bien de « la dialectique sociale qui structure comme paranoïaque la connaissance humaine » (*Écrits*, p. 95). Le geste de se précipiter vers des connaissances, de boucher le trou, d'avoir « horreur du vide », comme Lacan le dit à la fin de la leçon lorsqu'il évoque Pascal, n'est pas sans lien avec ce qu'il décrit dans le « Stade du miroir [comme formateur de la fonction du je] » comme l'attrait exercé par la « forme totale du corps ». En effet, le stade du miroir est présenté comme un « drame dont la poussée interne se précipite de l'insuffisance à l'anticipation ». Autrement dit, il y a là une réponse précipitée à l'angoisse de la situation de désaide, de *Hilflosigkeit*.

En mettant radicalement en cause la connaissance et en rappelant les conditions dans lesquelles elle advient, Lacan s'attache dans cette leçon à éclairer les points aveugles, les erreurs

et les errements du *Selbsbewusstsein*, du « sujet supposé savoir » (p. 84), les « illusions » du sujet « supposé transparent dans son propre acte de connaissance » (p. 84). Il en veut pour preuve l'expérience commune du surgissement de l'étrange qui peut faire vaciller le sujet, du « surgissement d'un inconnu comme éprouvé », dit-il (p. 85).

Ainsi, la psychanalyse reste le seul domaine à non seulement mettre en cause le désir de connaître en même temps qu'elle ne méconnaît pas la structure paranoïaque de la connaissance, à accueillir « toutes les questions (Lacan souligne) qui peuvent se poser. » La psychanalyse prend en compte ce qui surgit dans l'angoisse, c'est-à-dire ce que Lacan décrit comme « ce reste, ce résidu non imaginé du corps », « cette place prévue pour le manque », qui intéresse pour autant qu'elle n'est « pas spéculaire » et qu'elle est « irrepérable ». Lacan va jusqu'à dire que réaffirmer cette place prévue pour le manque, ce « moins phi », c'est là « dire quelque chose non seulement de raisonnable mais de contrôlable ». Cet adjectif « contrôlable » m'a fait penser à l'acceptation scientifique d'une expérience « contrôle », que l'on peut définir comme une expérience non soumise à l'effet d'une variable. Subversif, Lacan reprend ici le vocabulaire scientifique pour situer le « contrôle », le « raisonnable », les invariants du côté de la psychanalyse et non plus de la science, comme pour mieux mettre en valeur cet objet que la science, elle, a tendance à oblitérer.

Cette mise en cause de la connaissance, cette subversion qu'opère la psychanalyse, va donc amener Lacan à un dialogue avec différents domaines scientifiques à propos de la question de l'angoisse pour :

- Premièrement, faire valoir au sein de ces approches phénoménologiques les points aveugles et y mettre au jour le champ du manque
- et deuxièmement : réhabiliter la dimension de tromperie, de leurre, et sa dialectique avec les différents champs de la connaissance

C'est là, me semble-t-il, un deuxième enjeu épistémologique dans cette leçon : isoler ce que Lacan appelle « les lignes de mire », les « points de maintien » (p. 81) qui font la spécificité de la psychanalyse quant à la question de l'angoisse.

Il évoque par exemple avec Pavlov et ses successeurs la reproduction de l'angoisse « chez l'animal dans le laboratoire ». Placé dans un dispositif expérimental déterminé qui le sollicite d'une manière bien particulière, l'animal peut manifester un « déficit » de réponse possible. Ce « déficit » apparaît lorsqu'aucune fonction ne peut répondre à la demande faite à cette fonction. Le scientifique peut alors observer chez l'animal, dit Lacan, des « réactions névrotiques », une « forme dite 'angoissée' » (p. 83). Le champ du manque est là bien présentifié. Mais notons que Lacan utilise ici des adjectifs (« névrotiques », « angoissé ») plutôt que les noms « névrose » ou « angoisse ». En effet, il y a certes dans ces expériences une certaine qualité de l'angoisse qui apparaît, mais Lacan va souligner que ce travail élude quelque chose : le rapport du sujet parlant à l'Autre, même si l'Autre est bel et bien présent dans l'expérience, en tant qu'il en organise les conditions.

Autre exemple de la manière dont Lacan fait dialoguer différentes approches épistémologiques avec la psychanalyse : l'analyse des phénomènes lésionnels par Kurt Goldstein. Dans son ouvrage *La Structure de l'Organisme*, Goldstein a distingué ce qu'il appelle le « comportement ordonné » (adapté à son milieu, procurant bien-être et sentiment d'harmonie) avec la « réaction catastrophique », désordonnée, provoquant de l'angoisse. En commentant cette « réaction catastrophique », Lacan insiste sur le fait qu'il y a apparition d'un déficit qui place le sujet en situation de désaide, de *Hilflosigkeit*. Autrement dit, il y a un surgissement du manque. Mais là encore, Lacan souligne une deuxième dimension dans cette phénoménologie en plus de ce surgissement du « champ du manque », qu'il appelle la « question posée [au sujet] dans ce champ », l'effet de la demande.

Dernier exemple, Lacan fait référence aux travaux de Ernest Jones, élève de Freud, sur le cauchemar, là encore pour faire un pas de plus. Pour Jones en effet, « une attaque de cauchemar exprime un conflit psychique relatif à un désir incestueux ». Le cauchemar a donc partie liée avec le complexe d'Œdipe. Lacan ne dit pas le contraire, mais reformule ainsi : « l'angoisse du cauchemar est éprouvée à proprement parler comme celle de la jouissance de l'Autre ». Comme dans la symptomatologie de l'angoisse, il y a dans le cauchemar sensation d'écrasement de la poitrine. Cet écrasement se produit sous l'effet d'une « jouissance étrangère », dit Lacan. Mais ce que Lacan va souligner, c'est le fait que cet être (succube ou incubé) qui « pèse par sa jouissance » est aussi un être « questionneur », qui met le dormeur à la question. Ce que Lacan met donc en avant par rapport à Jones, c'est la dimension de la « demande de l'Autre », la question de l'Autre, et même l'énigme, en tant que cette énigme précède l'Œdipe. Autrement dit, une question vient de l'Autre au sujet, sous la forme d'une énigme. On entend déjà ici l'implication pratique de cette observation, puisque cette énigme posée à chacun est susceptible de donner lieu à un travail autour de la demande, et pourquoi pas d'ouvrir à la dimension du désir.

Pour terminer, je souhaiterais insister sur un dernier point : le fait qu'à ce dialogue épistémologique est étroitement articulé un enjeu éthique qui court dans toute la leçon. Si comme le dit Lacan, « la psychanalyse, sur le plan théorique, met en cause le désir de connaître », quelles sont les incidences pratiques d'une telle subversion ?

Face au phénomène de l'angoisse, il est une dimension trop souvent éludée selon Lacan, qui est celle du grand Autre, en particulier dans les trois points de repère qui conditionnent le rapport à l'angoisse et que Lacan liste : la demande de l'Autre, la jouissance de l'Autre, et surtout « le désir de l'Autre ». C'est là, nous dit Lacan, que l'analyste « intervient comme terme », dans le « texte de l'expérience que nous interrogeons » (p. 82). Il y a donc lieu de préserver ce rapport déterminant à l'angoisse, qui comme nous l'avons vu a toujours partie liée avec l'Autre, puisque c'est là que le psychanalyste trouve sa place et son efficace. Mais dans quel but ? S'agit-il de remédier à l'angoisse, comme le préconise le psychiatre américain Jud Brewer, puisque d'une certaine manière, il ne me semble pas faux de dire qu'elle peut effectivement être « mauvaise pour notre santé » ? Ou s'agit-il de cultiver cette angoisse en tant qu'elle fait valoir la dialectique du sujet avec l'Autre ? Mais jusqu'à quel point ?

Évoquant le but de l'analyse, Lacan préfère à la « guérison » du symptôme la formulation suivante : « notre justification comme notre devoir est d'améliorer la position du sujet » (p. 80). Ainsi, contrairement à « l'abord objectif du problème de l'angoisse » (p. 81) dans le registre expérimental, que serait un abord qui tiendrait compte de la subjectivité du sujet parlant, qui se laisserait guider par ce que Lacan appelle « le plan de la vérité » (p. 80) sans nécessairement chercher à faire du sujet un sujet connaissant ?

Ce serait peut-être un abord qui tiendrait compte de la dimension du signifiant, de la dimension de leurre et donc de jeu que ce signifiant implique. Car, nous dit Lacan, le sujet se révèle lorsqu'il fait des « traces faussement fausses » (p. 90), ces traces étant, qui plus est, adressées dans des demandes comme celles du névrosé qui sont de « fausses demandes ». À ces fausses demandes, il ne s'agit pas d'apporter de réponse comblante, mais bien de préserver la place du vide, de ne pas céder comme les savants de l'époque de Pascal à l'« horreur du vide ». Car cette place du vide, qui se manifeste dans l'expérience de l'angoisse, a une fonction « structurante ». Elle est précieuse, en ceci que cette place du vide dit quelque chose de la structure du sujet, de son rapport à l'objet, et de son inscription dans le langage.

Voilà les points qu'il m'a paru intéressant de souligner ce soir en vous proposant ma lecture de la leçon, informée par le travail fourni dans le groupe de lecture du lundi animé par Solveig Buch. Je vous remercie.